

était absent ; elle alla chercher une voisine, et, toutes deux, se croyant toujours entourées de brigands, passèrent quelques heures aux écoutes, se relayant pour soigner le père Fousset.

Sur le matin, le bonhomme parut se ranimer. Quelque chose l'inquiétait, et la Mouffet chercha à saisir quelques paroles murmurées par le blessé. Il pria la voisine de savoir ce qu'étaient devenus son fils et ses domestiques. Bien que le jour n'eût pas encore paru, les deux femmes s'enhardirent à sortir, et comme le silence était complet, elles s'avancèrent avec précaution jusqu'à la porte de la ferme. La porte était toute grande ouverte, mais on ne voyait personne. Le Mouffet dirigea la lumière de sa lanterne dans la cour, et les deux femmes se hasardèrent à appeler, d'abord à voix basse, puis plus haut.

Rien ne répondit. — "Ah ! mon Dieu, ils sont tous morts," dit l'une des femmes. Elles s'avancèrent en tremblant jusqu'à la porte intérieure. La Mouffet, parente de Chamard, l'appela par son nom. Une voix répondit. — "Cela vient de la cave," dit la Mouffet, et toutes deux entrèrent et aperçurent, au milieu d'un effroyable désordre, la trappe de la cave surchargée de poisons et barrée. Elles débouchèrent la porte et elles virent sortir Fousset fils, les trois domestiques et la servante, tous à peine vêtus, pâles et sanglants.

On alla chercher le juge de paix du canton d'Artenay. L'officier de police judiciaire arriva pour constater l'épouvantable désordre qui régnait dans la ferme : les portes brisées, les meubles effondrés, les lits dispersés par les chambres, les tas de paille fumant encore. Un officier de santé fut appelé pour panser les blessures des gens de la ferme, et on apporta le père Fousset, dont l'état parut désespéré. Le malheureux avait les jambes entièrement culées, jusqu'au-dessous du genou, les chairs boursoufflées et crevassées. La poitrine était à moitié enfoncée.

Pendant qu'on posait le premier appareil sur les plaies du père Fousset, trois gendarmes amenèrent un homme qu'on venait d'arrêter dans une ferme, près de Beaugency. Cet homme, qu'on avait soupçonné d'être un des auteurs du crime, fut confronté avec le père Fousset, avec le fils et les quatre domestiques. — "C'est le "Blond" d'Auneau, dit la servante. Il n'en était pas. On lui a fait souvent la charité, ici, et ce n'est pas un des plus mauvais de la plaine."

Le Rouge-d'Auneau était, en effet, par-

ti pour Orléans, immédiatement après la tentative manquée du 28 décembre, 1797. Il put prouver qu'il avait couché dans une ferme de la route, la nuit du 4 janvier, 1798. Il fut donc mis en liberté.

Ce scélérat aida même à panser le père Fousset, et il se répandit en malédictions contre les gueux qui avaient si cruellement traité un aussi honnête homme que le fermier du Millouard.

Le 12 janvier, huit jours après le sac du Millouard, le pauvre vieux fermier mourut de ses blessures.

Les assassins du Millouard avaient laissé sur le théâtre du crime deux vieux chapeaux à trois cornes, une paire de sabots à la collinette, ferrés sous les talons, une pipe et une vieille blouse. Ces pièces à conviction furent soigneusement recueillies.

Mais l'affaire en fût restée là, comme tant d'autres, grâce à la coupable incurie des autorités, si, au chef-lieu, l'esprit de réaction honnête, qui commençait à l'emporter en France sur l'esprit de désordre, n'avait imposé au commissaire du pouvoir exécutif une allure plus énergique. Le sac du Millouard n'avait pas été plus horrible que beaucoup d'autres attentats des chauffeurs, mais il souleva plus d'indignation. La France commençait à perdre patience. Au règne de la Terreur avait succédé ce gouvernement du Directoire, plus occupé de se conserver lui-même que d'administrer ; gouvernement de théoriciens, bavards et impuissants, divisés entre eux, abandonnant le pays à tous les désordres pour retenir le pouvoir. Mais déjà le jeune général d'Italie, qui venait de donner à la France la paix de Campo-Formio, ralliait à lui toutes les espérances ; et, en partant pour l'Egypte, il laissait derrière lui toute une société nouvelle, avide d'ordre et de paix, disposée à consacrer par son approbation toutes les mesures énergiques.

C'est sous l'influence de cet esprit nouveau que le commissaire du pouvoir exécutif dut s'occuper de guérir la plaie qui rongait ces provinces. Les moyens d'action dont il pouvait disposer étaient bien restreints. Quelques brigades de gendarmerie, mal composées, mal payées ; des gardes nationales mal armées, habituées à tout souffrir : tels étaient les instruments de répression.

Heureusement le commissaire de Chartres trouva un auxiliaire dévoué dans la personne d'un simple maréchal-des-logis de gendarmerie, Pierre-Pascal Vasseur.

Brave et loyal, un peu candide peut-être, et croyant trop facilement à la pa-

role donnée, Vasseur n'en était pas à son coup d'essai. Quelques années auparavant, la forêt de Senonches avait été choisie pour asile par une bande de voleurs armés. Vasseur s'était mis à leur poursuite et ne s'était reposé qu'après les avoir tous arrêtés jusqu'au dernier. Il connaissait les bandits, leurs habitudes, leur argot ; il était infatigable et dévoué ; qualités rares alors chez un gendarme. C'était un bon choix.

La grande difficulté, pour Vasseur, dans la périlleuse poursuite qu'il allait commencer, c'est qu'il avait contre lui les tyrans et les victimes. Les habitants des campagnes, habitués à voir les rieurs de plaine maîtres du pays, tenaient en fort petite estime les autorités civiles et militaires. Chacun craignait, en parlant, d'attirer sur sa tête des vengeances terribles.

Il est impossible, aujourd'hui, de se représenter la terreur dans laquelle vivaient ces populations rurales.

Ceux des fermiers qui recevaient d'ordinaire les bandits dans leurs étables, vivaient dans des tranges continuelles, quand quelques-uns de ces bohémiens de la plaine étaient gîtés chez eux. Le fermier de Quincampoix, près de Saclas, n'échappa au sort des Fousset, qu'en veillant toute une nuit, avec ses domestiques, pendant que le Beau-François, le Gros-Beauceron, le père Lapierre, Jacques-d'Etampes, et Longjumeau, complotaient le sac de la maison.

A Lifermeau et à Sanly, près du bois Pussin, on passait les nuits dans les greniers, à écouter les bruits de branches cassées, à interroger les échos de disputes et de chants avinés, que le vent apportait des profondeurs du bois.

C'est dans ces contrées terrifiées que Vasseur allait commencer sa campagne. Un premier incident vint montrer ce qu'on pouvait attendre de ces pauvres gens depuis si longtemps courbés sous le joug.

(A suivre.)

A nos confrères des districts ruraux

Nos confrères désirant encourager l'Echo des Tribunaux, sont priés de nous confier l'impression de leurs factums.

En se mettant en communication avec nous, ils recevront les détails de nos prix qui sont des plus bas. L'ouvrage qui sortira de nos ateliers sera des mieux finis et donnera complète satisfaction. C'est un moyen pratique de montrer de la sympathie et du bon vouloir à notre publication.